

D'AILLEURS INFOS n° 7

Printemps 1997

D'AILLEURS INFOS est une publication des Amis de la Maison d'Ailleurs (A.M.D.A.). Cette association sans but lucratif veut faire connaître et promouvoir le musée de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction créé en 1976 à Yverdon-les-Bains, en Suisse, par l'écrivain français Pierre Versins

**Spécial
PULPS**



Page 5

Editorial

Ce numéro de d'Ailleurs Infos parle beaucoup de pulps. Et nous nous en réjouissons.

Au début de la crise, les relations entre le personnel de la Maison d'Ailleurs et l'AMDA ont connu quelques cahots. Des discussions ultérieures ont permis de rajuster les points de vue. Ce rapprochement est devenu effectif et concret lorsque Olivier Aeby a émis l'idée de préparer une exposition sur les pulps, en s'appuyant sur les richesses cachées de la Maison d'Ailleurs. Pas de défaitisme, mais un projet mobilisateur et superbe, qui a fait l'unanimité tant du personnel du musée que des membres du comité de l'AMDA. Nos forces mises en commun sont donc en train de monter une exposition sur les pulps, ces magazines américains qui couvrent une période qui s'étend de 1920 à 1950.

Outre le compte-rendu de l'assemblée générale du 14 décembre 1996 et un papier qui brosse l'état des lieux par Daniëlle Borkowsky, ce d'Ailleurs Infos contient une étude de François Rouiller qui conte l'épopée des pulps de l'ère pré-campbellienne. Un portrait de John W. Campbell, brosse par Félicie Girardin, qui nous fait part aussi de l'état d'avancement des travaux de l'exposition, complète ce numéro.

Les pulps sont les creusets dans lesquels la SF de grand-papa a bouillonné pour en ressortir moderne. C'est pour nous tout un symbole. D'une période de turbulences sortira sans nul doute une Maison d'Ailleurs moderne.

Ou alors nous aurons dépensé temps et énergie en vain.

J.-F. Thomas

Maison d'ailleurs : Etat des lieux

En novembre 1996, à l'occasion du 125e anniversaire de la Maison Gonset, le comité de l'AMDA a eu la grande surprise de recevoir la somme de Fr. 10 000.- au titre de soutien à l'association pour toutes ses activités au bénéfice de la Maison d'Ailleurs. La Maison d'Ailleurs est ainsi considérée comme un important atout touristique de la ville d'Yverdon-les-Bains.

Le 5 décembre 1996, le Conseil communal d'Yverdon-les-Bains votait sans discussion le budget 1997 prévu pour la Maison d'Ailleurs, soit quelque 150 000 francs, somme importante il est vrai, mais qui, en plus des deux salaires, doit suffire pour payer les auxiliaires, la publicité, les frais divers et éventuellement servir à payer la mise sur pied d'une nouvelle exposition.

Madame Michelle Vuille, radicale, membre du comité de l'AMDA, a tenté d'expliquer au Conseil et à la Municipalité que c'était un vote de bonne conscience. La Maison d'Ailleurs n'est pas fermée, certes, mais elle végète, elle meurt en silence, faute d'une stratégie claire, d'un statut défini pour lui permettre de continuer à exister, mais surtout à se développer et à se faire connaître. Il lui a été répondu que le problème serait mis à l'ordre du jour au cours du premier semestre de l'année 1997.

Dans les mois à venir, une décision du Conseil communal devrait donc définir un nouveau concept pour la Maison d'Ailleurs en fonction des conclusions de la commission « Keller ». Dans cette période que l'on aimerait pouvoir qualifier d'« interrègne », la petite équipe actuelle du personnel formée de Hélène Dufour, secrétaire à 50%, Christian Graf bibliothécaire à 25 %, d'Olivier Aebly, de Marlène Germann, de Patricia Valceschini et de Fabrice Alessandro, tous les quatre employés comme auxiliaires, équipe restreinte certes, mais dynamique, participe avec les membres du comité de l'AMDA à une réflexion sur les animations possibles pour l'année en cours, et surtout l'été, 1997. En effet, il est clair pour chacun qu'il ne faut pas que le musée ferme, même temporairement, pendant la saison touristique. Nous le devons à tous ceux, Yverdonnois et non Yverdonnois, qui nous ont soutenus jusqu'à maintenant

Ainsi chacun travaille dans la mesure de ses moyens et de ceux, financiers, que la Commune peut mettre dans l'état actuel des choses à la disposition du musée, à la mise sur pied d'une exposition PULPS créée sur la base des collections du musée qui durerait de fin juin à fin août. Une exposition d'oeuvres de John Howe débiterait le 6 septembre pour se poursuivre jusqu'à la fin de l'année

et en particulier, selon le voeu de chacun, jusqu'à la désignation d'un nouveau conservateur pour la Maison d'Ailleurs, car il est clair que l'équipe actuelle ne veut en aucun cas se substituer à un conservateur indispensable pour diriger le présent du musée, mais surtout pour le faire vivre à l'avenir.

Parmi les projets concernant le musée même, il est question d'une petite boutique au rez de chaussée, d'une rénovation des peintures des salles d'exposition et d'une utilisation différente des surfaces disponibles dans cet endroit assez exigu il est vrai.

D'autre part, la Maison d'Ailleurs continue à servir de référence pour la mise sur pied d'expositions ou d'émission de télévision. Hélène Dufour et Christian Graf sont régulièrement en contact avec des personnes suisses ou étrangères qui cherchent de la documentation; voici par exemple les demandes de l'année 1996:

- recherches et prêts de documents pour la Banque de Dépôt et de Gestion à Lausanne
- recherches et prêts de documents pour l'exposition du Centre Georges Pompidou « Aller simple pour l'Infini » à Paris
- recherches et prêts de documents pour le Musée vivant du roman d'aventures à Jassans-Rottier (France)
- recherches et prêts de cassettes pour le « Seminar für Filmwissenschaft der Universität Zürichs »
- recherches iconographiques pour les éditions Bordas à Paris
- recherches iconographiques pour les éditions Gallimard (Paris) pour l'ouvrage « Les machines et les robots »
- recherches iconographiques pour la revue Ciel et espace (Paris)
- recherches et prêts de documents pour le Musée d'ethnographie de Neuchâtel
- recherches iconographiques pour le Musée de la main à Lausanne

D. Borkowsky

Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 14 décembre 1996 à la Maison d'Ailleurs

L'Assemblée générale de l'Association des Amis de la Maison d'Ailleurs s'est tenue le samedi 14 décembre 1996 dans les locaux de la Maison d'Ailleurs, en présence d'une trentaine de personnes.

La presse y était représentée par les correspondants de *24 Heures* et du *Journal du Nord Vaudois*. En revanche, grande a été notre déception de ne

voir *aucun* représentant des autorités locales. Le syndic et le municipal responsable des affaires culturelles avaient eu l'amabilité de s'excuser, mais

cette non-participation à l'assemblée générale de la seule association capable de leur venir en aide dans les grandes difficultés que traverse actuellement la Maison d'Ailleurs illustre le manque de confiance que les autorités communales ont en nous. En effet, si quelques contacts restreints ont eu lieu, suite à des démarches de notre part, jamais la municipalité n'a demandé officiellement à rencontrer le comité de notre association. En revanche, nous apprenons incidemment de temps à autre que les autorités envisagent que l'AMDA pourrait faire ceci ou cela, comme si nous n'étions aux yeux des dirigeants d'Yverdon-les-Bains que de la main-d'œuvre gratuite et corvéable à merci !

Cette désagréable situation est certainement à l'origine du « coup de gueule » que j'ai poussé en début de mon rapport présidentiel, dans lequel j'affirme que la ville d'Yverdon-les-Bains *manque de la volonté* de foncer pour renverser les obstacles. Je réaffirme ici que tant que le clivage politique et les mesquines bagarres entre la gauche et la droite ne seront pas surmontées au conseil communal, *l'immobilisme perdurera* et que tous les projets un tant soit peu ambitieux se casseront la figure !

Comme je l'ai aussi relevé dans mon rapport présidentiel, j'ai personnellement consacré *cinq* soirées et samedis à la Maison d'Ailleurs dans le courant de l'année 1996 ; les autres membres du comité en ont fait tout autant. C'est dire que nous n'avons pas ménagé notre temps et que cet engagement bénévole a été une *très lourde charge* pour nous tous.

Les points forts de notre activité en 1996 ont été notre soutien au Comité de soutien, qui a lancé la pétition à laquelle vous avez été plus de 7'000 à apporter votre caution. En tant que président de l'AMDA, j'ai été appelé à siéger dans la *Commission extraparlamentaire* mise sur pied pour proposer un avenir à la Maison d'Ailleurs. Le rapport final de cette commission a été transmis à la Municipalité le 12 novembre 1996. Votre comité a aussi monté une exposition didactique intitulée « Science-Fiction Prélude » comme complément à « Voyage au XXI^e siècle », l'exposition que Roger Gaillard et son équipe ont réalisée au deuxième étage du musée. Cet énorme travail, que vous avez rendu possible en le soutenant financièrement, a débouché sur une exposition qui passe pour réussie ; mais il nous a aussi montré que l'ampleur de la tâche dépasse nos forces de bénévoles.

Nous avons acquis, pour l'offrir à la Maison d'Ailleurs, « Elephant Woman », une sculpture de l'artiste français Jean Fontaine, qui a eu la gentillesse de dessiner notre carte de membre 1996.

Le procès-verbal de l'Assemblée générale précédente du 25 novembre 1995 a été approuvé à l'unanimité des membres présents. Au chapitre des publications, nous n'avons par manque de temps pas pu sortir un bulletin *D'Ailleurs* ambitieux comme nous l'avions projeté : nous avons dû nous contenter de vous informer par le biais de trois bulletins *D'Ailleurs Infos* fabriqués dans l'urgence.

Grâce à votre soutien financier et au don surprise de la Maison Gosset, nos comptes présentent

un solde positif. A ce propos, comme la Maison d'Ailleurs n'offre plus de garantie suffisante, le comité a décidé, appuyé en cela par l'assemblée, que désormais les services et les prestations que notre association offrira au musée le seront au *conditionnel*. Nous n'avons pas l'intention de renoncer à compléter les collections par des achats divers, mais les pièces acquises ne seront que déposées au musée et resteront propriété de l'AMDA. Elles seront converties en dons effectifs le jour où l'avenir de la Maison d'Ailleurs sera à nouveau pris au sérieux par sa propriétaire, la commune d'Yverdon-les-Bains.

Roger Gaillard, dernier conservateur en titre de la Maison d'Ailleurs, a eu le loisir de s'exprimer. En un résumé sobre et précis, il a retracé les grands moments de la vie de cette institution. Personnage et événements ont été remis en situation. Si le discours de Roger Gaillard a dégagé une constante, c'est une bien triste constatation : dès le début les difficultés ont été réelles et les relations avec les autorités entachées d'incompréhension et de défiance.

Malgré tout ce marasme et à l'exception de notre secrétaire Laurent Mousson (raisons professionnelles), le comité a choisi de se représenter en bloc. L'assemblée l'a réélu sans hésiter. La composition du comité pour 1997 est donc la suivante : Jean-François Thomas, président ; Félicie Girardin, vice-présidente ; Danielle Borkowsky, caissière ; Anne Liaudet Tetaz, François Rouiller, Martine Thomé, Michelle Vuille, membres. Nicolas Sedenco remplace Laurent Mousson.

Enfin, constatant que, malgré la remise du rapport de la Commission extraparlamentaire à la Municipalité le 12 novembre 1996, aucune annonce des projets de la Municipalité n'est encore intervenue, l'Assemblée générale a décidé la convocation d'une *Assemblée générale extraordinaire*, selon une proposition de Jérôme Cachin, dont voici le texte :

« L'assemblée générale du 14 décembre 1996 donne mandat au comité de convoquer une assemblée générale extraordinaire sitôt que les projets de la Municipalité pour la Maison d'Ailleurs seront connus. La convocation à cette assemblée devra comprendre un exposé de ces projets et avoir lieu le plus tôt possible, avant que le Conseil communal ne se prononce sur ces projets. Elle aura au moins pour objets :

- de déterminer la position de l'association sur les projets de la Municipalité pour la Maison d'Ailleurs ;
- de proposer, le cas échéant, une alternative à ces projets. »

Nous aurons donc l'occasion de vous reconvoquer pour cette Assemblée générale extraordinaire dans le courant de cette année. D'ici là, nous ne restons pas inactifs. Le personnel rescapé de la Maison d'Ailleurs n'entend pas baisser les bras et avec un beau courage se motive pour préparer une belle exposition sur les pulps, à laquelle nous apportons notre concours.

J.-F. Thomas, président

Etat des projets d'exposition

Après 1996 la sombre, le personnel survivant de la Maison d'ailleurs et le comité de l'AMDA se serrent les coudes pour entretenir l'espoir. Mais 1997 est une année électorale à Yverdon comme ailleurs et les décisions politiques se font particulièrement attendre.

La situation reste donc d'une stabilité déprimante sans signe de changement pour l'année 1997, avec un personnel réduit à un demi-poste de secrétariat, 25% d'un poste de bibliothécaire, une équipe d'auxiliaires qui assure à deux personnes la réception, le gardiennage et l'entretien six demi-journées par semaine, du mardi au dimanche. Les expositions sont celles qui ont été inaugurées au mois de juin 1996... Pas de directeur, pas de conservateur, pas de projet municipal en vue. La seule activité précise commanditée par la commune sera la réalisation d'un projet ancien : le déménagement de la bibliothèque circulante dans les locaux de la bibliothèque municipale, qui va se faire dans le courant du premier semestre 97 sous la direction de Christian Graf.

Le poste « Frais généraux » se monte à 35'000.- pour toute l'année, et doit couvrir d'éventuels budgets d'exposition aussi bien que certains frais de fonctionnement comme des abonnements ou les photocopies.

Dans ce contexte les survivants de l'équipe ne s'avouent pas vaincus et ont demandé le soutien moral, éditorial et éventuellement financier de l'AMDA pour ne pas laisser la Maison d'Ailleurs s'enliser dans un coma profond et irréversible. Leurs projets sont multiples :

- Louer une exposition d'oeuvres peintes de **John Howe**, l'artiste et illustrateur qui a fait la décoration du mur du fond de l'entrée de la MdA. Cette exposition, *Images de Tolkien* sera vernie le 6 septembre et durera jusqu'en décembre 97. Elle sera variable, certaines images de Tolkien devant être exposées à Sierre en octobre dans le cadre des rencontres Tolkien.

- Installer dès le mois de juin une exposition d'agrandissements de couvertures de **Pulps**, ces revues américaines des années 30 à 50.

- Développer l'offre de la « **Boutique** » de la Maison d'ailleurs, pour répondre à la demande potentielle du public pour des articles souvenirs, jeux, gadgets en rapport avec la SF, comme cela se passe dans beaucoup de musées.

L'exposition *John Howe* est relativement simple à mettre sur pied. Les contacts et contrats ont été établis par Hélène Dufour, secrétaire de la MdA. Restent à résoudre les problèmes de transport et d'assurances et l'accrochage proprement dit.

Pour augmenter l'offre de la *Boutique* de la MdA, et vu le budget communal annuel de 1'000.- et le fait que les éventuels bénéficiaires ne peuvent pas profiter directement au Musée, c'est l'AMDA qui devrait engager un fonds de roulement à déterminer selon les projets proposés par Patricia Valceschini et Fabrice Alessandro, auxiliaires de la MdA, responsables de ce projet.

Quant à la création d'une exposition *Pulps*, sur une idée d'Olivier Aeby, elle présente de multiples avantages pour un investissement en travail beaucoup plus important. L'enjeu est de renouveler les expositions dès l'été prochain. C'est en juillet et août qu'il y a à Yverdon le plus de touristes susceptibles de visiter un musée vivant, servi par une publicité relativement récente. Ce sera une nouvelle fois l'occasion de mettre en évidence la richesse de la collection de Pierre Versins qui offre un grand ensemble de ces revues devenues très rares parce qu'elles étaient particulièrement bon marché (donc peu précieuses...) et fragiles. Montrer des *Pulps* permet de parler de « l'âge d'or » de la SF américaine, de faire œuvre didactique auprès d'un public le plus large possible et donc d'intéresser des gens plus spécialisés par la rareté des pièces exposées. Tout en faisant des clichés de couvertures de magazines souvent très fragiles et très abimés, Olivier Aeby profite de prendre des mesures urgentes de conservation : classement, catalogage, emballage dans des protections non acides qui devraient ralentir la dégradation du papier.

L'exposition se composera d'une centaine d'agrandissements de couvertures de *Pulps* mises sous cadre, de vitrines de jouets correspondantes, de légendes discrètes et de textes présentés sous la forme d'un journal ou d'une brochure. Des événements à déterminer animeront périodiquement l'exposition : projections de diapositives et de films, conférences, visites guidées, défilés de costumes, autres « happenings » qui devraient être à chaque fois l'occasion de faire un peu de publicité. Le travail avance. Le choix des oeuvres à exposer est fait, ce qui va permettre de procéder aux nombreuses demandes de copyright nécessaires pour respecter les lois de droit d'auteur en vigueur. Ce qui n'est pas une mince affaire. D'autre part, suite à des contacts récents pris avec le *Musée vivant du roman d'aventure*, à Jassans-Rotier près de Lyon, la MdA va pouvoir effectuer des échanges fructueux autour des *Pulps* - clichés de couverture contre maquettes - qui permettront de ménager les budgets des deux musées.

Nous en sommes tous convaincus, la Maison d'Ailleurs ne doit pas mourir ! Avec ces projets, modestes mais dont nous soignerons au mieux la réalisation, nous, membres du personnel de la MdA et du comité de l'AMDA sommes heureux de vous annoncer que nous lui préparons un été et un automne 1997 bien vivants.

F. Girardin

LES PULPS DE SCIENCE-FICTION AVANT CAMPBELL (1923 - 1937)

L'histoire de la science-fiction moderne a pour scène centrale les Etats-Unis. C'est en tous cas dans ce pays, au début de ce siècle, que la SF s'édifia en phénomène culturel autonome, unissant dans un même essor écrivains, éditeurs et public spécifiques.

Un des facteurs principaux de ce développement fut sans conteste le moyen de diffusion dont bénéficièrent les auteurs de l'époque : les magazines populaires.

Au XIXe siècle déjà, de nombreuses *scientific romances* (ce qu'en français on appelait alors des récits de *merveilleux scientifique*) furent publiés dans des revues et des illustrés américains, aux côtés d'autres récits sans rapport avec la SF. Dans cette presse à bon marché, ne paraissaient par ailleurs pas que des textes romanesques ; y figuraient aussi des poèmes et des articles documentaires abordant tous les sujets. Le propos des rédacteurs était d'intéresser un large lectorat, sans considération d'âge ou d'intérêt exclusifs.

L'éditeur et homme d'affaires Frank Munsey franchit en 1896 une étape importante lorsqu'il modifia le sommaire de son magazine *Argosy* pour le consacrer uniquement à la fiction, puis, en 1905, lorsqu'il créa dans la même intention le périodique *All-Story*. Mais il s'agissait encore d'une prose variée, où la SF côtoyait le roman d'aventure, le western et les histoires de détectives.

Bien qu'*Argosy* et *All-Story* ne fussent pas des *pulps* de science-fiction, il accueillirent régulièrement des auteurs qui s'illustrèrent par la suite dans ce registre. Les plus connus d'entre eux furent Abraham Merritt (1884-1943) et Edgar Rice Burroughs (1875-1950). A proprement parler, ces deux noms ne se rattachent qu'indirectement au premier essor des *pulps* de SF. En effet, Merritt et Burroughs restèrent d'une part fidèles aux magazines hybrides de Munsey et, d'autre part, écrivirent des oeuvres appartenant plus souvent à la *fantasy* qu'à l'anticipation rationnelle. Ils méritent cependant d'être cités, car leur influence fut indéniable.

Merritt, un ancien avocat devenu éditeur et journaliste, jeta en tant qu'écrivain un pont entre le fantastique et la science-fiction. Presque toute son oeuvre s'organisa autour du thème des civilisations disparues et s'appliqua à faire revivre leurs dieux et leurs sortilèges. Il n'y était pas seulement question de magie et de surnaturel, mais aussi de continents engloutis, de cavernes enfouies sous le Pacifique, de races pré-humaines faites d'énergie pure ou de métal. Ces éléments rapprochèrent Merritt d'un Lovecraft et des énigmes archéologiques qu'affectionna la science-fiction d'avant-guerre. Dans ce registre, ses oeuvres les plus marquantes furent *Le Visage dans l'Abîme* (1923), *La Nef d'Ishtar* (1924), et *Les Habitants du Mirage* (1932).

Edgar Rice Burroughs dut sa célébrité à la création du personnage de Tarzan, en 1914, dont il conta les exploits en vingt-quatre volumes. Mais son oeuvre comprend aussi des romans ayant un cadre de pure science-fiction : la planète Mars dans le cy-

cle de *Barsoom* (1912-1941), une civilisation souterraine habitant notre Terre, supposée creuse, dans le cycle de *Pellucidar* (1914-1942) et enfin Vénus pour les péripéties de l'astronaute Carson Napier (1932-1942). Maître du récit d'aventure, Burroughs n'apporta guère d'innovations à la SF. Celle-ci ne fut pour lui qu'un décor exotique, un instrument utile au dépaysement de ses lecteurs.

Si, dès 1915, les amateurs d'énigmes policières eurent leur propre revue (*Detective Story Monthly*) il fallut attendre 1923 pour que soit lancé un magazine dédié au fantastique (*Weird Tales*) et 1926 pour que naisse un vrai mensuel de science-fiction, *Amazing Stories*.

Les pulps, médias hautement périssables

L'aspect le plus fréquent des périodiques américains tous publics était alors celui de brochures aux couvertures colorées, d'un format d'environ 25 x 18 cm : les *pulps*. Le mot fait référence à la pulpe de bois, principal ingrédient du papier de mauvaise qualité sur lequel ces revues étaient imprimées. Sa fibre, traitée chimiquement, a très mal résisté à l'épreuve du temps : aujourd'hui, les pages des pulps sont souvent jaunes et presque toujours cassantes¹. Les couleurs des couvertures n'ont pas

¹ Ce problème d'acidification du papier, cauchemar des grandes bibliothèques est en fait dû à la matière même du papier. Un papier à base de fibres de bois (par opposition au papier *pur chiffon*, qui ne contient que de la cellulose de coton ou de lin) contient de la lignine et de l'hémicellulose, fibres courtes au ph acide, naturellement cassantes. La chose est souvent aggravée par les résidus de produits utilisés pour assouplir les fibres. Avec le temps, l'hémicellulose « casse » les fibres de cellulose, qui deviennent à leur tour de l'hémicellulose. Le papier ne contient alors trop de fibres courtes, et devient cassant et, souvent, jaunâtre. La présence de lignine accentue le phénomène. Tous les papiers produits depuis le milieu du siècle dernier sont potentiellement menacés par le phénomène. Le papier des pulps, peu raffiné et mal rincé, est parmi les plus touchés (avec les journaux).

Précisons encore que l'appellation « sans bois » s'applique à du papier à base de pulpe de bois, mais suffisamment raffiné pour ne plus contenir de lignine. Ce papier n'offre aucune garantie de conservation à long terme. Pour laisser un message aux générations futures il ne nous reste plus qu'à nous servir de papier chiffon (dure au moins 500 ans), ou d'un papier dit permanent, qui contient des produits (une « charge ») alcalins censés contrer l'acidification. Rendez-vous dans quelques siècles... [ndr.]

mieux vieilli. L'encre qui les composait, à base de goudron, a pâli sous l'effet de la lumière. Les teintes sont blafardes, les illustrations ont perdu leur éclat.

Pour l'histoire de la SF, ce vieillissement prématuré est d'autant plus regrettable qu'il ne menace pas seulement d'oubli quelques pionniers du début du siècle, mais une impressionnante collection de textes, d'images et de documents couvrant presque trois décennies d'évolution continue. Pour la science-fiction, l'ère des *pulps* commence en effet dans les années 20 et s'achève peu avant 1950, lorsque les *digests* (14 x 20 cm) achèvent de conquérir le marché des revues populaires.

Un sulfureux précurseur

Dans le premier quart de notre siècle, nombreux furent les éditeurs américains à tenter de concurrencer *Argosy* et *All-Stories*. L'une des stratégies adoptées consistait à dégager, pour les fidéliser, des groupes de lecteurs aux goûts définis. Les amateurs d'énigmes policières, ou d'histoires à l'eau de rose, eurent ainsi rapidement leurs magazines attitrés.

Les premiers pas en direction d'un lectorat de SF furent plus hésitants. Même si les *pulps* de Munsey popularisèrent l'oeuvre d'un Burroughs ou d'un Merritt, l'éclosion d'une véritable presse spécialisée se fit attendre.

Une étape décisive fut franchie avec la fondation de *Weird Tales*. Le *pulp* créé en 1923 par Edwin Baird, était, à ses débuts tout au moins, orienté vers l'horreur et le macabre. Mais il accueillit à la fin des années vingt des auteurs et des illustrateurs de science-fiction et de *fantasy* de grand talent. Le mérite en revient essentiellement à Farnsworth Wright, qui succéda à Baird à la tête de la revue de 1924 à 1939. Parmi les écrivains que révéla le magazine, il faut citer H.P. Lovecraft, Robert E. Howard, Catherine L. Moore, Clark Ashton Smith, Edmond Hamilton et même (pour l'anecdote)... Tennessee Williams.

Lovecraft fut sans doute l'auteur-phare de la revue. Non seulement grâce à son talent d'écrivain, mais aussi par son influence sur les autres créateurs et les encouragements qu'il leur prodigua des

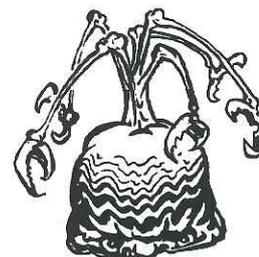
années durant. On savoure aujourd'hui encore le style du « gentleman de Providence », où abondent les formules désuètes. Mais bien sûr, on retiendra d'abord de lui la prodigieuse mythologie qu'il mit progressivement en scène dans ses nouvelles et ses romans. Les dieux extra-terrestres Azathoth, Nyarlathotep et Cthulhu, l'université de Miskatonic, la ville maudite d'Arkham, le Nécronomicon de l'Arabe fou Addul Alhazred : ces inventions romanesques ont aujourd'hui acquis le statut d'archétypes. Même si leur concepteur les a conçues sur le mode fantastique, évocant leurs irruptions dans notre monde à grand renfort d'adjectifs emphatiques (« indicible », « monstrueux », « innommable »), ses créations appartiennent de plein droit à la science-fiction : Lovecraft, matérialiste convaincu, refusait tout recours au surnaturel. Les entités terrifiantes qui hantent ses récits sont des êtres aussi tangibles et mortels que nous, même s'ils débarquent de dimensions inouïes et y survivent depuis des millénaires.

Il faut aussi dire quelques mots de Edmond Hamilton, Robert E. Howard et de Catherine L. Moore, même si leurs oeuvres ne sauraient rivaliser d'ampleur visionnaire avec celle de Lovecraft.

Hamilton (1904-1977) publia sa première nouvelle dans *Weird Tales* en 1926. Avant que ces thèmes ne deviennent des poncifs de SF, il raconta avec un grand sens du spectacle les combats épiques opposant l'humanité à divers envahisseurs. On lui doit ainsi l'invention du motif de la Patrouille interstellaire, à qui échoit le devoir chronique de sauver la Terre. Hamilton fut un des pères du *space-opera*, dont un metteur en scène comme Georges Lucas eût été avisé de s'inspirer davantage. Ses histoires aux multiples rebondissements auraient convenu à merveille au scénario d'épisodes de la *Guerre des Etoiles*.



Couverture de *Weird Tales* (septembre 1928) (Collection Maison d'Ailleurs)



Si les récits de Hamilton ont souffert autant que le papier des *pulps* de l'usure du temps, ceux de Catherine L. Moore (1911-1987) se lisent encore avec plaisir aujourd'hui. Celle que Pierre Versins gratifia du titre de « grande Dame de la science-fiction américaine » fut révélée aux lecteurs de *Weird Tales* par une nouvelle qui fit l'effet d'une bombe dans le milieu viril et bien pensant de la SF d'avant-guerre : *Shambleau* (1933). La jeune créatrice y renouvelait magistralement le mythe de la Méduse, précipitant son héros, l'aventurier de l'espace Northwest Smith, entre les bras d'une fatale extra-terrestre à la chevelure vénéneuse. L'intrigue n'avait rien de très original, mais elle baignait dans une atmosphère exotique et passionnelle inédite. Avec *Shambleau*, Catherine Moore débutait une carrière couronnée de succès. Dans les pages des *pulps*, elle écrivit la suite des péripéties de Northwest Smith en une douzaine d'épisodes chargés du même érotisme baroque. Dès 1934, elle entama l'épopée d'une autre héroïne, Jirel de Joiry, dont les exploits relevaient davantage de la *fantasy*. La suite de sa production est liée à celle d'Henry Kuttner, son mari, avec qui elle rédigea de nombreux romans et nouvelles.

Robert E. Howard mesurait près de 2 mètres et pratiquait assidûment le culturisme. Mais cette forme athlétique cachait un être tourmenté et plein de complexes qui se suicida en 1936. Sous l'influence indéniable d'Edgar Rice Burroughs, il créa en 1932 le fameux personnage de *Conan le Cimérien*, qui servit de modèle à de nombreux écrivains, dessinateurs de BD, hard-rockers et cinéastes. Avec Conan prit son essor ce genre particulier qu'est l'*Heroic Fantasy*, où de fiers combattants tout en muscles affrontent dragons et sortilèges. Même si l'on peut supposer que ces épopées barbares ont pour cadre un monde parallèle, ou une époque très reculée du passé (ou de l'avenir), leur appartenance à la science-fiction est très discutable. Howard eut de nombreux successeurs, dont les meilleurs furent Fritz Leiber et Michael Moorcock.

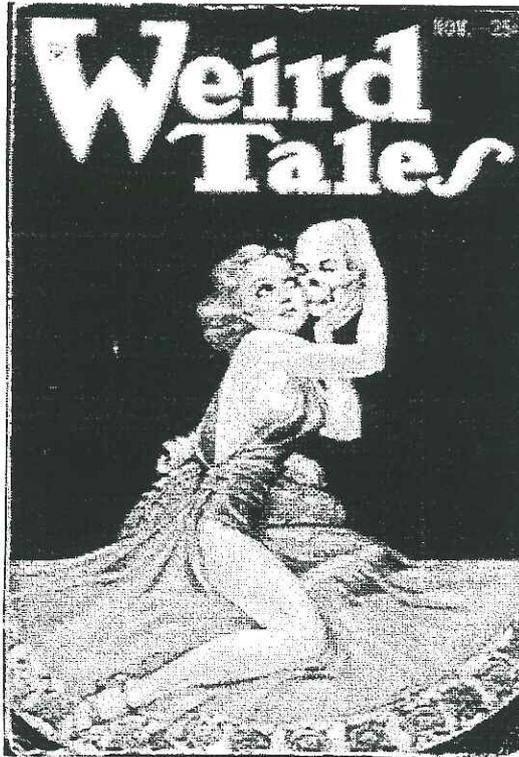
La renommée de *Weird Tales*, même grandie par la contribution d'écrivains comme Lovecraft, fut surtout posthume. Sous-titré « The unique magazine », il resta jusqu'à sa disparition en 1954 une publication marginale. Il est vrai que ses couvertures, osées pour l'époque, et certains de ses thèmes de prédilection (épouvante, satanisme, nécrophilie et perversions sexuelles) ne contribuèrent pas à sa bonne réputation.

Parmi les illustrations les plus caractéristiques du magazine, il faut signaler les beaux pastels de Margaret Brundage, variations sur le thème de la belle dévêtue que menacent monstres et démons. L'on ne saurait oublier non plus qu'un des plus fins dessinateurs de SF, Virgil Finlay, fit également ses débuts dans *Weird Tales*. Sa signature apparut pour la première fois en 1935, au bas d'un dessin en noir et blanc à l'intérieur de la revue. Il y réalisa également sa première couverture en couleur (1937). Maître incontesté du trait minutieux, virtuose des hachures à l'encre de Chine jouant avec nuit et lumière, Finlay sut donner vie à un univers d'une esthétique irréprochable. La figure humaine - qui s'incarnait volontiers sous une forme féminine - y côtoyait un bestiaire d'une variété et d'un réalisme inégalés. Finlay resta un fidèle collaborateur de *Weird Tales*, tout en réalisant des travaux pour d'autres éditeurs.

Le père fondateur, adulé et honni

Tous les historiens de l'imaginaire s'accordent pour placer **Hugo Gernsback** (1884-1967) à l'origine des revues spécialisées de SF et de leur succès. Et tous, par la même occasion, lui reconnaissent le mérite (ou le tort) d'avoir lancé la science-fiction sous sa forme moderne.

Cet autodidacte luxembourgeois, passionné par la radioélectricité et les nouveaux moyens de communications, émigra aux Etats-Unis en 1904 pour commercialiser des appareils de transmission sans fil. (Durant sa vie, Gernsback fit breveter environ 80 inventions : batteries, récepteurs radio, machines à coder des signaux, etc.) Parallèlement à ses contributions à l'avancée des télécommunications, le Luxembourgeois exilé eut très tôt l'envie de partager son enthousiasme scientifique. Il lança en 1908 une revue de vulgarisation, *Modern Electrics*, suivie quelques années plus tard par *Electrical Experimenter*, qui, dès 1920, fut publiée sous le titre *Science and Invention*. Le contenu de ces périodiques ne se limitait pas à des informations techniques. Gernsback en réservait souvent quelques pages à l'édition de « récits fantastiques », pour le plus grand plaisir de ses lecteurs. Lui-même écrivait des textes romanesques pour agrémenter le sommaire de ses revues. Le plus célèbre d'entre eux fut sans doute le feuilleton *Ralph 124C 41+*, qui parut dans *Modern Electrics* en 1911 et 1912. Cette



Pastel de Margaret Brundage en couverture du numéro de *Weird Tales* où parut *Shambleau*, de Catherine L. Moore (1933) (Collection Maison d'Ailleurs)

oeuvre tenait davantage du catalogue d'inventions fabuleuses que du roman.

Piètre écrivain, Hugo Gernsback fut en revanche un directeur de magazine avisé, très attentif aux réactions de ses lecteurs. Après avoir consacré en 1923 un numéro de *Modern Electrics* entièrement consacré à la fiction, il fut encouragé par les réactions des abonnés à renouveler son initiative. Il chercha tout d'abord à obtenir des souscriptions pour un *pulp* qu'il aurait souhaité baptiser *Scientifiction*. Mais sa tentative n'aboutit qu'en avril 1926, sous un autre titre : *Amazing Stories*².

Le mot « Scientifiction » ne fut pas abandonné. Le néologisme forgé par Gernsback apparut dans son éditorial du n°1 de *Amazing*, assorti de sa définition. « C'est de la science romancée. », écrivit-il. « En d'autres termes, [...] des histoires comme celles qu'ont écrites Jules Verne, H.G. Wells et Edgar Allan Poe ; c'est-à-dire des récits où le fantastique et l'aventure se mêlent remarquablement à l'anticipation prophétique et aux faits scientifiques. »

Dans le premier numéro de ce « nouveau genre de magazine », Gernsback misa sur des valeurs sûres. En couverture, s'affichaient les noms de ses écrivains de référence : Wells, Verne, Poe. De fait, tous les textes du *pulp* étaient des réimpressions. La rédaction ne se risquera à publier des inédits qu'à partir du numéro 3 et restera encore des années durant attachée aux écrivains du XIXe siècle.

Rien pourtant ne faisait craindre le naufrage. Le lancement d'*Amazing Stories* fut couronné de succès : son tirage atteignit bientôt 100'000 exemplaires. L'optimisme de Gernsback était communicatif ; ses lecteurs soutinrent massivement ses initiatives et saluèrent l'arrivée de nouveaux auteurs.

Les plus marquants de ces écrivains débutants furent dans les années 30 Jack Williamson, John W. Campbell, Edward E. « Doc » Smith et Edmond Hamilton. Ces créateurs surent captiver les lecteurs d'*Amazing Stories* par des récits d'aventures mêlés de spéculations scientifiques audacieuses. Entre autres innovations, ils instituèrent le *space-opera*, un genre littéraire qui prenait pour décor l'espace interstellaire et y propulsait les épopées des héros du futur. Beaucoup de critiques n'y voient maintenant qu'une transposition du western, un épanchement de l'esprit pionnier américain en mal de nouveaux horizons à conquérir.

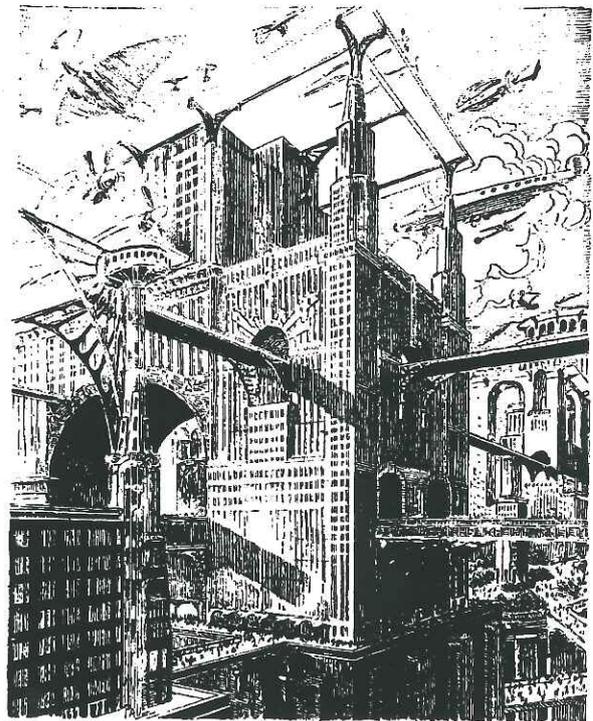
L'oeuvre d'un Jack Williamson (né en 1908), qui vécut une enfance de pionnier du Far West, illustre parfaitement cette recherche effrénée de nouvelles frontières. Il fit ses débuts d'écrivain sous l'influence d'Abraham Merritt (*The Metal Man*, en 1928) puis s'imposa rapidement aux côtés de E. « Doc » Smith et de Edmond Hamilton comme l'un des maîtres du *space-opera*. Sa célèbre série *La Légion de l'Espace* (qu'il débuta en 1934), mettait en scène une poignée de redresseurs de tort appelés à

sauver le cosmos de monstres et de menaces de tout poil, à chaque épisode plus terribles. Le feuilleton se prolongea avec *les Cométaires* (1936) et *Seul contre la Légion* (1939). Williamson ne se contenta pas du statut de romancier d'aventures galactiques et sut poursuivre une carrière jusqu'à nos jours en abordant divers registres (dont la contre-utopie, dans *Les Humanoïdes* en 1948).

Edward Elmer « Doc » Smith fut, avant Hamilton et Williamson, le véritable inventeur du *space-opera* moderne. *La curée des astres* (*The Skylark of Space*), son premier récit, fut publié dans *Amazing Stories* à partir d'août 1928. Il livra ensuite, au cours des ans, une saga interstellaire qui occupa des dizaines de volumes (*Triplanétaire*, le cycle du *Fulgur*, etc.). S'il fixa les règles du genre, il ne parvint jamais à les dépasser. Ses romans ne passionnent aujourd'hui que les nostalgiques.

Il faut admettre qu'un grande majorité des romanciers lancés par Gernsback témoignaient d'une naïveté de ton et d'imagination qui les rendent aujourd'hui illisibles. L'optimisme béat devant les merveilles de la science, le recours à des artifices de roman de gare et une écriture d'une navrante platitude concourent à reléguer ces oeuvres au musée des navets.

Il n'en va pas de même pour les illustrations d'*Amazing Stories*, qui restent pour la plupart intéressantes malgré leur facture surannée.



Une ville future, telle que l'imaginait Frank R. Paul dans *Amazing Stories Quarterly* (hiver 1928)

Le plus talentueux des artistes mandatés par le magazine fut sans aucun doute Frank R. Paul (1884-1963). Le nom de ce dessinateur d'origine autrichienne, architecte de formation, resta attaché à celui de Gernsback durant toute sa carrière. Leur collaboration remonte à 1914, du temps de *Electrical Experimenter* et *Science and Invention*. C'est Paul qui signa la couverture du n°1 de *Amazing*

² Il n'est pas tout à fait juste de parler de *pulp* dans le cas de *Amazing Stories*. Le magazine de Gernsback (20 x 27 cm) dépasse en effet le format standard de ces revues populaires.

Stories ainsi que ses images intérieures. Il devint bientôt l'unique illustrateur de nombreux magazines. Son influence sur l'illustration de SF dura près de cinquante ans. Paul n'atteignit jamais dans son oeuvre la perfection de trait d'un Virgil Finlay. Son dessin, surtout quand il s'appliquait à la figuration des êtres humains, restait froid et anguleux. Mais il compensait cette maladresse par une imagination foisonnante, et excellait dans la représentation de machines et de villes futuristes. Non dénué d'humour, il aimait à truffer ses illustrations de gadgets et de détails savoureux.

De l'avis général des spécialistes, Gernsback joua un rôle clé dans l'histoire de la SF. Reste à déterminer si cette clé contribua davantage à ouvrir qu'à fermer les perspectives offertes par les créateurs qui l'avait précédée. Gernsback fut-il un catalyseur efficace ou un boyscout dilettante ?

Une ville future, telle que l'imaginait Frank R. Paul dans *Amazing Stories Quarterly* (hiver 1928)

Les admirateurs de l'éditeur d'*Amazing* minimisent ses faiblesses rédactionnelles. Selon eux, l'enthousiasme des débuts, la foison des idées et des bonnes volontés recrutées par Gernsback excusent leur confusion et leur expression inaboutie. Même si la grande majorité des oeuvres des années 20 à 30 peuvent être oubliées sans remord, elles n'en furent pas moins nécessaires à cette phase cruciale que fut la cristallisation de la science-fiction en phénomène spécifique. La SF ne s'était pas seulement trouvé un mentor et des règles assurant sa cohérence ; elle avait gagné un public défini, motivé à exprimer et à préciser ses attentes, via un généreux courrier des lecteurs. Gernsback avait ouvert la voie à la SF moderne autant qu'à ses amateurs, qu'il avait rassemblé en un premier *fandom*.

C'est exactement ce que lui reprochent ses adversaires. Emmenés par l'écrivain britannique Brian W. Aldiss, ces critiques soutiennent que l'influence de Gernsback sur l'évolution de la SF fut désastreuse. Pour eux, l'éditeur de *Amazing Stories* précipita l'enfermement de la SF dans un ghetto littéraire. Il commit l'erreur de figer prématurément toutes les potentialités en germe dans le *merveilleux scientifique* de la fin du XIXe. Au lieu de favoriser son épanouissement, il rognait les ailes de la jeune SF, la contraignant à s'exprimer par le seul canal de *pulps* pour adolescents attardés. Ce choix le poussa à privilégier des auteurs faciles, préférant l'aventure et le gadget à la réflexion visionnaire d'un Wells ou la qualité stylistique d'un

Verne. En mobilisant de surcroît un lectorat assidu de *fans* pour soutenir son entreprise, il instaurait avant la lettre une politique de l'audimat et enchaînait sa politique éditoriale aux exigences d'une coterie aux goûts restreints. C'était, à plus ou moins long terme, couper la SF du reste de la littérature.

La polémique que suscite l'emprise de Gernsback n'est pas prête de s'éteindre. D'autant plus que viennent s'ajouter à sa légende d'autres éléments, plus prosaïques, concernant la gestion financière d'*Amazing Stories*.

En 1929, contre toute attente, la maison d'édition qu'avait lancée Gernsback, la *Experimenter Publishing Company*, fut acculée à la faillite et il en perdit le contrôle. L'un de ses biographes, Sam Moskowitz, dénonça dans cette soudaine banqueroute la manoeuvre frauduleuse d'un concurrent.

Mais d'autres sources semblent indiquer que la perte d'*Amazing Stories* résulta de la gestion déloyale de Gernsback lui-même.

Le magazine passa finalement dans les mains d'un certain Mackinnon, qui plaça à sa direction un nouveau rédacteur, Arthur Lynch.

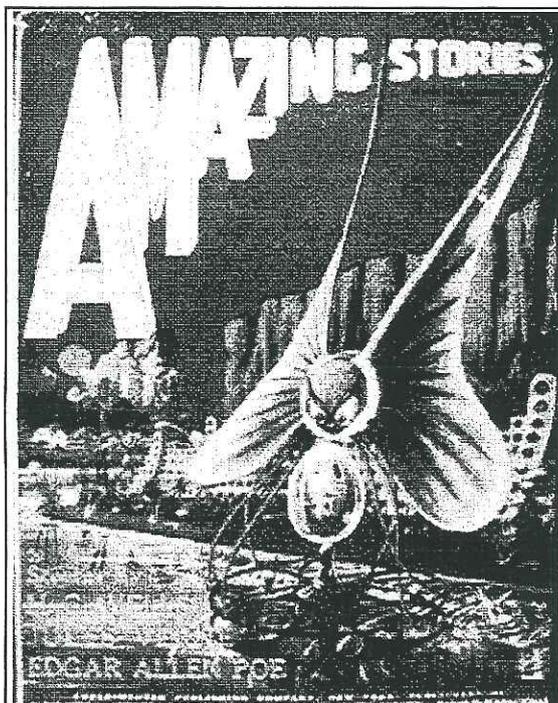
Gernsback ne s'avoua pas vaincu et lança en 1929 deux nouveaux *pulps*, *Science Wonder Stories*, en juin, puis, un mois plus tard, *Air Wonder Stories*.

L'éditorial qu'il signa pour le n°1 de *Science Wonder* fut, comme celui du premier *Amazing Stories*, d'une importance historique. L'éditeur y employa en effet pour la première fois le mot « science fiction³ », remplaçant le

terme « scientification » dont il usait dans ses écrits précédents. C'était corriger un néologisme à peine moins barbare, mais, surtout, affirmer une rupture avec le passé et sa distance à *Amazing Stories*, dont la direction venait de lui échapper. Le mot ne fut pas adopté immédiatement par le milieu et n'apparut sous la plume d'autres rédacteurs qu'à partir de 1931.

Le contenu des nouveaux *pulps* de Gernsback n'offrait guère d'idées originales. Entre autres contributions de niveau inégal, Jack Williamson et Clark Ashton Smith y poursuivirent leur production de *space opera*. Remarquable exception, Stanley G. Weinbaum fit ses premières armes dans *Wonder Stories* avec un roman devenu un classique, *Une Odyssée martienne* (1934). Et Frank R. Paul

³ L'orthographe américaine est respectée. Les francophones écrivent « science-fiction ».



La couverture du n° 2 d'*Amazing Stories*, signée Frank R. Paul (1926)

continua d'illustrer abondamment couvertures et pages intérieures. Mais, malgré leur succès initial, les deux magazines durent cesser de paraître sous leur titre respectif en 1930, et, pour affronter une concurrence de plus en plus agressive, fusionner en un seul périodique, *Wonder Stories*.

Astounding, roi des pulps ?

En janvier 1930, sortit un nouveau périodique de SF, le premier à ne pas être lancé par Hugo Gernsback : *Astounding Stories of Super Science*. Cette parution surprise, soutenue par une puissante société d'édition, était due à l'initiative de Harry Bates, lui-même écrivain de science-fiction. L'aventure qu'il inaugurait allait durer 20 ans puis, en changeant de titre (*Analog*), prendre un nouvel élan qui se prolongerait jusqu'à nos jours.

L'atout majeur d'*Astounding*, face à *Weird Tales* et aux publications de Gernsback, fut à ses débuts une base économique solide. Rémunérant plus généreusement ses auteurs, Bates pouvait mieux que ses rivaux attirer et retenir les talents sûrs tout en se montrant très exigeant. Orlin F. Tremaine, qui lui succéda en 1933, poursuivit cette politique malgré la crise des années 30. La suprématie d'*Astounding* sur les autres périodiques de SF fut ainsi assurée et se maintint durant des années.

Mieux payés, beaucoup d'écrivains mirent leur plume au service du nouveau *pulp*. Ce fut le cas de Ray Cummings, de Murray Leinster, de Jack Williamson et de Edmond Hamilton. Harry Bates lui-même se mit à écrire des *space-operas* pour sa propre revue.

Murray Leinster (1896-1975) et Ray Cummings (1888-1957) étaient déjà des noms connus de la SF, puisque leurs premiers textes avaient paru dans *Argosy* dès 1919. Leinster rédigea sa vie durant une soixantaine de romans dont certains furent couronnés par des *Hugos*⁴. A l'époque des débuts d'*Astounding*, sa production consistait surtout en *space-operas*. Cummings s'était quant à lui signalé par des récits explorant le microcosme (*The Girl in the Golden Atome* et ses suites, de 1919 à 1929). Il

⁴ Le prix Hugo, ainsi nommé en souvenir d'Hugo Gernsback, couronne depuis 1953 les meilleures oeuvres de SF. Les lauréats sont choisis au terme d'un vote populaire regroupant tous les participants aux Conventions annuelles mondiales de science-fiction.

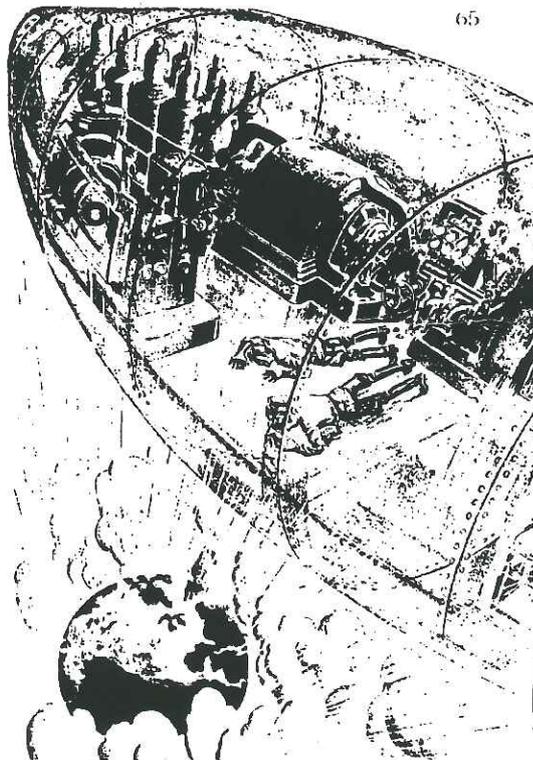
poursuivait lui aussi une carrière d'auteur populaire.

Malgré l'arrivée de ces auteurs réputés, *Astounding* ne fut pas épargnée par la grande Dépression des années 30. La crise ruina William Clayton, l'éditeur de la revue, et celle-ci fut rachetée par la firme vénérable Street & Smith. Les nouveaux propriétaires eurent la sagesse de maintenir les tarifs offerts aux auteurs et de confier la direction littéraire d'*Astounding* au perspicace Orlin Tremaine. Ses choix ouvrirent la voie à son illustre successeur, celui qui allait devenir le rédacteur de l'âge d'or de la SF américaine : John W. Campbell (1910-1971).

Sous la direction de Tremaine, de nouveaux renforts affluèrent. Outre Campbell, qui débuta comme auteur de nouvelles, et Lovecraft, dont *Astounding* publia *Les montagnes hallucinées* en 1936, il faut citer Stanley Weinbaum (1900-1935), Donald Wandrei (né en 1908) et Nat Schachner (1895-1955). A la différence de leurs prédécesseurs, aux positions souvent réactionnaires, Weinbaum et Schachner introduisirent des idées que l'on peut qualifier de progressistes.

Weinbaum, découvert par Gernsback en 1934, avait mis un terme au dogme de l'anthropomorphisme dans *Une Odyssée martienne* (*Wonder Stories*, 1934). Il y imaginait une créature extra-terrestre au comportement bienveillant mais incompréhensible, une attitude doublement déconcertante pour les lecteurs gavés d'histoires de méchants *aliens*. Ces conceptions positives, servies par une écriture souvent poétique, se retrouvèrent dans la dizaine de nouvelles que publia *Astounding*. La trajectoire de l'écrivain, qui s'annonçait brillante, fut brisée par sa mort prématurée. Plusieurs de ses récits ne connurent qu'une gloire posthume. Parmi ces oeuvres tardivement reconnues, il faut signaler *La Flamme noire* (rédigée en 1935), remarquable odyssée post-cataclysmique.

Nat Schachner, qu'un Jacques Sadoul a tenté d'arracher à l'oubli en rééditant une partie de son oeuvre⁵ dans les années 70, vaut plus par ses bonnes intentions que ses qualités d'écrivain. Humaniste convaincu, Schachner explora des thèmes délaissés par ses contemporains : surpopulation, soli-



Wesso, comme Frank R. Paul, excellait dans la représentation méticuleuse des machines et des astronefs. (Illustration pour *Amazing*, décembre 1929)

⁵ *L'homme dissocié*, paru chez J'ai lu.

darité entre races différentes, résolution des inégalités sociales.

Aux illustrateurs, *Astounding* offrit également un nouveau terrain d'expression. Le premier à en profiter fut Wesso, de son vrai nom Hans Waldemar Wessolowski, qui signa la couverture de la revue dès le n°1. Né en Allemagne en 1894, il s'établit aux Etats-Unis en 1914 et travailla pour de nombreux *pulps* (dont *Amazing Stories*) jusqu'au début des années 40. Proche de Frank R. Paul dans ses dessins en noir et blanc réalisés pour les pages intérieures des revues, il fit preuve de davantage de fantaisie que lui dans le choix des couleurs de couverture. L'aquarelle, dont il usait fréquemment, donnait à ses images une unité très personnelle. Il se montra à l'aise dans la représentation des personnages humains comme des insectes géants ou des astronefs. Il resta fidèle à *Astounding*, dont il réalisa toutes les couvertures jusqu'en 1933. Lorsque le magazine fut repris par la Street & Smith, il fut partiellement remplacé par Howard V. Brown.

Avant de se lancer dans l'illustration de SF, Brown (1878-1945) avait réalisé de nombreuses couvertures de magazines de vulgarisation tels *Scientific American* et *Science & Invention*. Son style, tout d'abord maladroit, manifesta rapidement un grand sens de la mise en scène. Brown excella dans la figuration de créatures étranges (mutants, extra-terrestres) et de leur rencontre avec les humains. Une tradition veut que son bestiaire fut à l'origine de l'expression *B.E.M.* (*bug-eyed monsters*, signifiant à peu près « monstres aux yeux d'insectes »).

William Elliott Dold (1892-1957), qui devint dès 1934 un des dessinateurs vedettes d'*Astounding*, fut à ses débuts un habile dessinateur de tendance Art Deco. Il illustra magistralement les oeuvres de E. E. « Doc » Smith et de Jack Williamson. Son utilisation tranchée du noir et du blanc accentuait le tragique et l'effroi suscités par ses sujets de prédilection, que n'auraient pas dédaignés les scénaristes de *X-Files* : enlèvements par des extra-terrestres à tête sphérique, mystérieuses expériences pratiquées sur des cobayes humains, machines étranges.

Dès ses débuts, *Astounding* fut le ferment d'idées et d'images originales. A son entrée en fonction à la tête du magazine, en 1937, Campbell avait entre les mains un instrument rôdé et performant qui, comme lui, n'attendait que son heure.

Amazing, Wonder et autres pulps dans la tourmente

Les avantages financiers offerts par *Astounding* aux auteurs ne laissèrent que des miettes aux autres éditeurs.

Amazing, sans Gernsback, entra dans une ère de crise. Sa direction avait été remise à T. O'Connor Sloane (1851-1940), un octogénaire qui s'occupait tant bien que mal de la revue pendant 10 ans. Sous ce règne chevrota, la qualité des textes publiés et

le tirage de la revue s'effondrèrent de concert. Le magazine fut finalement vendu en 1938 à la Compagnie Ziff-Davis, qui nomma aussitôt un nouveau rédacteur en chef, Raymond Palmer.

Le seul collaborateur de Sloane qui s'efforça à rehausser le niveau d'*Amazing* fut un illustrateur, Leo Morey († 1965). Cet orphelin péruvien élevé aux Etats-Unis se tourna vers l'illustration après une formation d'ingénieur. Il succéda à Frank R. Paul lorsque *Amazing Stories* échappa à Gernsback. Il réalisa pour ce magazine près de 80 couvertures, avant de collaborer à d'autres *pulps* comme *Super Science Stories* et *Thrilling Wonder Stories*. Combats de titans,



L'extra-terrestre traitant d'innocents Terriens comme des cobayes : le thème apparut souvent dans les pulps. (Illustration de Elliott Dold, *Astounding*, 1935)

monstruosité tentaculaire et fusées en perdition : la palette expressive de Morey déploya en noir et en couleurs crues toute la panoplie de fantasmes exploitée par les *pulps*.

De son côté, *Wonder*, le *pulp* qu'Hugo Gernsback tentait de maintenir à flot depuis 1929, souffrait d'irrégularités de parution. L'éditeur renonça à publier des recueils annuels et réduisit le prix de vente de son magazine. Mais, à partir de 1935, ses problèmes financiers s'accrurent. Après une vaine tentative de SOS lancé à ses lecteurs, Gernsback fut contraint de vendre sa revue à la firme Thrilling, qui souhaitait ajouter un périodique de SF à sa gamme de *pulps*. Le magazine parut désormais sous le titre *Thrilling Wonder Stories* et sa direction fut confiée à Mort Weisinger.

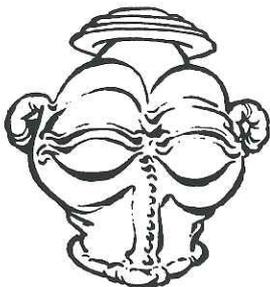
Weisinger fit appel à des auteurs connus (Merrit, Cummings, Hamilton, Campbell) et même de futures gloires de l'âge d'or de la SF américaine, comme Clifford D. Simak. Mais leurs contributions se limitèrent à des récits d'aventures et des *space-operas* sans originalité. *Thrilling Wonder Stories* se profila bientôt comme un magazine de divertisse-

ment pour adolescents. Plus que les autres *pulps* de l'époque, il usa d'une thématique stéréotypée, à l'image de ses couvertures où s'agitait une galerie de créatures menaçantes du genre *B.E.M. Thrilling* parut jusqu'en hiver 1955.

Il faut encore mentionner, pour compléter l'inventaire des *pulps* de SF d'avant Campbell, trois autres magazines de moindre importance.

En 1931, parut *Miracle Science & Fantasy*, qui ne connut que deux numéros, mais révéla Elliot Dold, futur illustrateur vedette d'*Astounding Stories*. En 1934, fut lancé *Marvel Tales*, un périodique semi-professionnel qui disparut quant à lui après une année d'existence, non sans avoir publié auparavant du Howard, du Lovecraft et du Simak.

La fortune de *Doc Savage Magazine* fut plus heureuse. Près de 200 numéros de ce *pulp*, « coup d'éclat de l'éditeur Street and Smith » selon Pierre Versins, parurent entre 1933 et 1949. Ses pages furent presque entièrement consacrées au récit des exploits d'un superhéros avant la lettre, Clark Savage Jr, dit « Doc Savage » et de ses cinq compagnons. Ces histoires furent rédigées par un collectif d'écrivains réunis sous le pseudonyme de Kenneth Robeson. Destinées à la jeunesse, les aventures de Doc Savage obéissaient à un schéma moral inaltérable, qui voyait à tous les coups triompher les forces du bien. Dans cette juste croisade, le bon docteur affronta avec succès un nombre incalculable d'ennemis dont, le plus souvent, des savants véreux, des gangsters en possession de machines destructrices et des organisations criminelles héritières de civilisations disparues. Doc Savage s'aidait non seulement de ses prodigieux pouvoirs, mais d'armes miniatures et terrifiantes qui anticipaient l'arsenal des super-espions. Ses péripéties connurent un succès populaire durable et la série fut rééditée en 1965 à plus de 70 millions d'exemplaires.



Les pulps, entre mépris et nostalgie

A quelques exceptions près, le contenu des premiers *pulps* de SF ne présente aujourd'hui qu'un intérêt historique. S'il faut un terme générique pour qualifier la majorité des oeuvres qui y furent publiées, on peut sans doute risquer celui de sous-littérature. Même les inconditionnels de la SF n'auraient pas la mauvaise foi de récuser l'étiquette, tant la prose de ces récits est indigente, leurs personnages falots et leurs ambitions puéris.

Autre sujet de perplexité : l'attitude des écrivains des *pulps* face à la science, diamétralement opposée à notre pessimisme fin de siècle. Pour la

plupart chantres du progrès, de la mécanisation, de la vitesse, ils annonçaient un avenir où l'homme aurait réponse à tout. Leurs histoires se contentaient le plus souvent d'énumérer des exploits techniques, à l'exemple de *Ralph 124C 41+*, négligeant d'en analyser l'impact social ou psychologique. Contrairement aux armes et aux moyens de transport, les civilisations que l'on découvre en toile de fond des *space-operas* ont cessé d'évoluer. Princesses, empereurs et juntes intergalactiques règnent sur un univers figé dans des structures féodales.

Une lecture politique des *pulps* fait également apparaître le propos souvent raciste de nombreux écrivains, ainsi que leur fascination pour les régimes totalitaires. Non que Gernsback et ses émules aient été des propagateurs déclarés d'idéologies fascisantes ; leur tort serait plutôt d'avoir manqué d'esprit critique, et cédé comme d'autres aux influences du temps. Tout à leurs gadgets guerriers, leurs parades de fusées, leurs colonies martiennes, leurs cités tirées au cordeau, ils n'ont pas su voir à quelle sauce ils apprêtaient leurs rêves conquérants. Leurs anticipations naïves souffraient d'un manque aigu de lucidité. L'Amérique n'était visiblement pas mûre pour la contre-utopie, à la différence de l'Europe de Zamiatine (*Nous Autres*, 1920) ou de Huxley (*Le Meilleur des Mondes*, 1932).

De toute évidence, les auteurs des *pulps* et leurs lecteurs étaient indifférents au progrès des moeurs et des sociétés. La condition féminine, par exemple, ne les préoccupait guère. Les *space-operas* regor-



Illustration de Leo Morey pour *Amazing Stories Quarterly* (Printemps 1930)

geaient certes de filles au charme fameux, mais leur rôle se limitait le plus souvent à celui de faire-valoir, d'objet de quête ou de rivalité. Dans cet univers de héros et d'écrivains majoritairement masculins, les femmes étaient traditionnellement réduites à orner les couvertures, entre les tentacules de quelque Vénusien aux yeux bulbeux. C'est par dizaines qu'on peut dénombrer les occurrences du motif de la nymphe et du monstre dans l'illustration des *pulps*. Il y a, dans cette répétition, plus que l'expression d'un fantasme mâle. La cohabitation antinomique de l'horreur et de la beauté trahit l'obsession des extrêmes. Elle reproduit la lutte manichéenne qui sert de trame obligatoire à l'imaginaire des contes et des légendes. En dépit des prétentions scientifiques d'un Gernsback, la SF de son temps parle surtout le langage irrationnel des symboles primaires.

Platitude de l'écriture, inconscience politique et sociale, abus d'images stéréotypées, symbolisme pesant : l'inventaire ne prêche guère en faveur des *pulps* d'avant Campbell et de leurs promoteurs. Mis à part Lovecraft et, dans une plus modeste mesure, une Catherine Moore ou un Jack Williamson, les auteurs publiés dans ces revues spécialisées sont aujourd'hui oubliés. Et ceci, malgré des tentatives de réhabilitation répétées, comme celles de certains éditeurs francophones⁶.

D'un point de vue réfléchi et adulte, le temps des premiers *pulps* mériterait peut-être de disparaître de la mémoire collective. Mais le regard change si on considère cette époque avec l'indulgence que nous inspire l'enfance. Pourquoi, en effet, refuser à la science-fiction moderne d'avoir dû naître et grandir ? N'excusons-nous pas les faux pas et les balbutiements d'une existence à ses débuts ?

L'enfance est cet âge difficile où s'impriment les tics et les phobies dont il faudra apprendre à se défaire. Mais ce temps est également celui des jeux et des émerveillements. A leur manière, Gernsback et ses contemporains ont accouché de la SF et ont guidé ses premiers pas. Parents inexpérimentés, ils ont commis des erreurs mais, confié à de bons pédagogues comme Campbell, le rejeton a malgré tout fini par devenir quelqu'un... Même si certains soutiennent qu'aujourd'hui encore il n'est pas sorti de l'adolescence.

L'époque des *pulps* comme enfance de la science-fiction : cette analogie offre d'intéressantes perspectives. Les *pulps* des années 20 contiennent en effet les germes d'un phénomène culturel dont la croissance sera prodigieuse. Se pencher sur ces racines révèle, sous une forme peut-être naïve et maladroite, les prémices d'un déploiement de l'imaginaire sans précédent.

Pour se convaincre de la richesse et de l'actualité de cet héritage, on peut comparer les thèmes en couverture des *pulps* à ceux de récents films à succès, comme *Independence Day* ou *Mars*

Attacks. On peut s'amuser à déceler tout ce que *Star Trek* doit aux premiers *space-opera*, ou *James Bond* à *Doc Savage*. On peut dresser l'inventaire des jeux de rôle, des CD-Rom et des disques de rock inspirés par Lovecraft ou Howard. On peut passer en revue les épisodes de *X-Files* dont le scénario puise au même registre que les récits d'invasions martiennes d'avant-guerre. On peut enfin rappeler que *Tarzan*, *Conan*, *Doc Savage* ou *Buck Rogers* ont commencé dans les *pulps* leur carrière de héros populaires.

Non seulement, 80 ans plus tard, l'imaginaire des *pulps* continue à nourrir la culture de masse, mais il a de surcroît élargi son succès aux dimensions de la planète. Rien de commun, en effet, entre l'audience d'un Gernsback ou d'un Tremaine et les foules de spectateurs mobilisées par Spielberg ou *Au-delà du réel*. Rares sont dans l'histoire les phénomènes culturels qui peuvent se targuer d'un attrait aussi vaste et durable.

Les *pulps* offraient peut-être du divertissement facile, mais ils inauguraient aussi pour le grand public un nouvel univers, un mode de pensée inédit. Ils permirent à la panoplie des thèmes classiques de la science-fiction de se cristalliser dans l'esprit d'un lectorat malléable, qui l'accueillit au premier degré. Déjà amorcé par le XIXe siècle finissant de Wells, ce regroupement thématique, plus ou moins organisé autour de la science et de ses conquêtes, passa dans l'entendement commun. Il fut depuis lors établi que la science-fiction racontait des histoires d'inventions fabuleuses, de fusées, de robots, de mutants, de laids extra-terrestres, de civilisations perdues et de voyages dans le temps.

A ce rassemblement, s'associèrent le recours à des artifices romanesques éprouvés et, surtout, l'impact des images. L'illustration des *pulps* ne rendait que partiellement compte de leur contenu textuel. Spectacle et vitrine cherchant à captiver l'œil de lecteurs potentiels, elle privilégiait inévitablement certains motifs, ceux-là même qui s'imprimeraient en symboles indélébiles dans l'imaginaire collectif : enlèvements de belles astronautes, cités radiées suspendues dans les airs, attaques d'animaux géants, laboratoires de savants fous, cobayes humains sous cloches de verre.

L'image-type des *pulps*, contrairement aux récits souvent bouclés par un *happy end*, restait ouverte. Intentionnellement, le conflit ou l'énigme qu'elle présentait n'étaient pas résolus. Le dessinateur créait un suspense, stratégie relevant du *marketing* le plus élémentaire : pour rompre la tension exposée en couverture, il fallait lire la nouvelle illustrée... et donc acheter la revue. Le débarquement des envahisseurs réduirait-il la Terre en esclavage ? L'expérience de duplication aboutirait-elle ? L'astronef en perdition trouverait-il une planète d'accueil ?

Mais l'impact des dessins de Paul, de Wesso ou de Morey dépassait de beaucoup leur vocation publicitaire. Par leur sens du mystère et du drame, leur trait et leur palette sans nuances, ces artistes suscitaient des émotions spontanées, venues des couches primitives de la sensibilité. Leurs pairs écrivains adoptaient le même mode d'expression,

⁶ comme la série « Les meilleurs récits » de Jacques Sadoul (J'ai lu) ou la collection « Pulps » dirigée par Stéphane Bourgoïn chez Encrage (Voir bibliographie).

livrant des sentiments bruts dans des intrigues simples, pleines d'héroïsme. Images et littérature des *pulps* célébraient les progrès de la science avec l'innocence (ou l'inconscience) des contes et des mythes.

Ingénue et épique, la science-fiction de Gernsback réussit à s'imposer au-delà de toute attente. Elle servit de base de lancement à des générations de créateurs, respectueux ou ingrats. Elle suscita des critiques, des parodies et des pastiches. Elle s'infiltra dans les légendes urbaines, les superstitions, le langage quotidien. Elle inspira les publicitaires, les cinéastes, les amateurs de soucoupes volantes et les fondateurs de sectes *new age*.

Le mérite de Gernsback ne fut pas tant d'avoir promu à grande échelle l'anticipation scientifique⁷, que d'avoir offert à ses contemporains un nouveau vocabulaire pour interroger le futur.

Le savant fou détruira-t-il la Terre ? Qui peuplera les villes à venir ? Sommes-nous seuls dans un cosmos désenchanté ? Quels monstres, quels cauchemars mécaniques sortiront de nos laboratoires ? Où s'exileront nos descendants ? Serons-nous heureux demain ?

Nous avons oublié les réponses fournies par les écrivains des *pulps*, mais qu'importe. Nous savons qu'ils posaient de bonnes questions.

F. Rouiller

Bibliographie

ASH Brian et collaborateurs, *Encyclopédie visuelle de la science-fiction*, Albin Michel, Paris 1979

BARETS Stan, *Le Science-fictionnaire*, vol. 1 & 2, Denoël Paris 1994

CANTO Christophe & FALIU Odile, *Le Futur Antérieur - Souvenirs de l'an 2000*, Flammarion, Paris 1993

CLUTE John & NICHOLLS Peter, *The Encyclopedia of Science Fiction*, Orbit, Londres 1993.

FREWIN Anthony, *One Hundred Years of Science Fiction Illustration*, Pyramid Books, New York 1975

HOLDSTOCK Robert dir., *Encyclopédie de la science-fiction*, Compagnie internationale du Livre, Paris 1980

HOUELLEBECQ Michel, *H.P. Lovecraft - Contre le monde, contre la vie*, Les Infréquentables, Editions du Rocher 1991.

LEVY Maurice, *Lovecraft ou du Fantastique*, Christian Bourgois, Paris 1985.

MALAGUTI Ugo et collaborateurs, *Storia della fantascienza*, vol. II - *gli anni di Gernsback (1926-1929)*, Perseo Libri, Bologne 1990.

MEHEUST Bertrand, *Science-fiction et soucoupes volantes*, Mercure de France, Paris 1978.

MURAIL Lorris, *Les Maîtres de la Science-fiction*, Bordas, Paris 1993.

MURGER Michel, *Alien Abduction, Scientifictions n°1, vol. I*, Encrage, Amiens 1995.

SADOUL Jacques (anthologiste), *Jacques Sadoul présente les meilleurs récits de Weird Tales - 1. période 1925-1932*, J'ai lu, Paris 1975.

SADOUL Jacques (anthologiste), *Jacques Sadoul présente les meilleurs récits de Weird Tales - 2. période 1933-1937*, J'ai lu, Paris 1975.

SADOUL Jacques (anthologiste), *Jacques Sadoul présente les meilleurs récits de Weird Tales - 1. période 1938-1942*, J'ai lu, Paris 1979.

SADOUL Jacques (anthologiste), *Jacques Sadoul présente les meilleurs récits de Wonder Stories*, J'ai lu, Paris 1976.

SADOUL Jacques (anthologiste), *Jacques Sadoul présente les meilleurs récits de Amazing Stories - 1. période 1926-1932*, J'ai lu, Paris 1974.

SADOUL Jacques (anthologiste), *Jacques Sadoul présente les meilleurs récits de Thrilling Wonder Stories*, J'ai lu, Paris 1978.

SADOUL Jacques (anthologiste), *Jacques Sadoul présente les meilleurs récits de Amazing Stories - 2. période 1934-1937*, J'ai lu, Paris 1974.

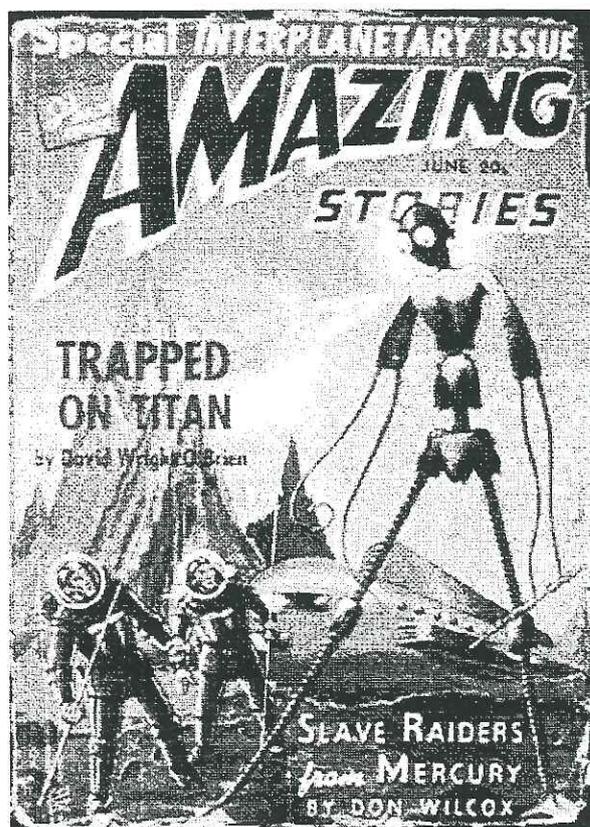
SADOUL Jacques, *Histoire de la science-fiction moderne, 1. domaine anglo-saxon*, J'ai lu, Paris 1973.

SPRAGUE DE CAMP L., *H.P. Lovecraft - Le roman de sa vie*, NéO, Paris 1987.

VERSINS Pierre, *Encyclopédie de l'Utopie, des Voyages Extraordinaires et de la Science-fiction*, L'Age d'Homme, Lausanne 1972.

WUCKEL Dieter, *Science-fiction - une histoire illustrée*, Leipzig 1988.

[Bouche-trou :]



⁷ Lui-même fut un véritable visionnaire. Un de ses biographes, E. Aisberg, s'amusa à dresser l'inventaire de toutes les inventions dont il avait prévu la réalisation : « vol spatial, éclairage fluorescent, publicité par lettres inscrites dans le ciel, meubles en fibres de verre, engrais liquides, cultures hydroponiques, enregistrements magnétiques, emballage automatique, juke-box, acier inoxydable, microfilms remplaçant les journaux, télévision, radio-diffusion, enseignement hypnagogique, distributeurs automatiques de nourriture et radar. »

Non, Campbell n'est pas qu'une marque de soupe...

John Wood Campbell Jr.... un nom qui évoque le meilleur de la science-fiction américaine des années 30 et 40 (rien que ça) ou quelqu'un que vous croyez ne pas connaître... Tout ça parce qu'il a été le rédacteur en chef d'un des « pulps » (revue de SF à la couverture ouvertement « pulpeuse ») les meilleurs de cette époque, voire le meilleur : Astounding Science Fiction.

Fraîchement émoulu du MIT (Massachusetts Institute of Technology) et de la non moins prestigieuse Duke University, c'est en scientifique qu'il publie ses premiers textes de SF. En 1930, Campbell a vingt ans, six nouvelles paraissent dans différents pulps. C'est tout de suite le succès, redoublé dès 1934 quand il commence à publier des récits plus originaux, « d'une étonnante modernité » selon Joseph Altairac et Francis Valéry, sous le pseudonyme de Don A. Stuart.

Chez Campbell, la science (l'avance scientifique d'une civilisation future ou extraterrestre, la résolution ou la recherche de solutions à des problèmes scientifiques contemporains) est toujours un élément majeur de l'intrigue. Les personnages sont très souvent des scientifiques, chercheurs ou explorateurs. Les machines et les expérimentations sont scientifiquement plausibles, les argumentations des personnages sont scientifiquement cohérentes. Campbell applique à ses récits la rigueur scientifique héritée de ses études. Ce qui n'empêche pas l'extrapolation poétique, comme cette « lueur bleu verdâtre des lampes à vapeur de mercure » découverte au détour du récit d'un voyageur temporel.

Avec ces exigences, Campbell propose, aux confins de la science, de petits bijoux de dépaysement mental. Par exemple la triste fin de vie du vieux docteur Malcolm Mackay, minée par le désespoir: il a passé sa vie à poursuivre le secret de l'énergie atomique libérée par la fusion, s'approchant du soleil jusqu'à manquer s'y perdre. Mais c'est une découverte qu'il considère comme mineure qui a changé la face de la terre. Pour s'approcher du soleil, il a dû mettre au point un procédé beaucoup plus simple qui met une énergie gratuite à la portée de tous (*Cécité*, 1935), rendant inutile la poursuite des secrets de l'atome.

Le plus célèbre de ses récits doit sa notoriété au cinéma. *La Chose d'un autre monde* de Howard Hawks (1951) et *The Thing* de John Carpenter (1982) sont deux adaptations de *La Chose d'un autre monde* (*Who Goes There*, parue en 1938 sous le pseudonyme de Don A. Stuart) récit angoissant de la rencontre entre un extraterrestre échoué sur la terre depuis 20'000 ans et les scientifiques d'une base antarctique. Le combat qui les oppose laisse les humains à moitié décimés et le lecteur incertain.

Dès 1937, à 27 ans, Campbell se voit offrir la direction de *Astounding Science Fiction*. Il en devient un rédacteur en chef attentionné mais exigeant qui

décortique les textes qu'il reçoit, les discute, met le doigt sur les invraisemblances ou les erreurs de logique. Simultanément il peut offrir des tarifs légèrement plus élevés à ses auteurs, ce qui explique qu'*Astounding Science Fiction* collectionne les récits d'auteurs de « premier choix »: il lance dès 1939 une série affriolante de « petits jeunes » inconnus qu'on n'oubliera plus: Alfred E. Van Vogt, Isaac Asimov, Robert Heinlein, Theodore Sturgeon, Lester del Rey...

A ses auteurs, Campbell applique les mêmes exigences qu'à ses propres récits: prémisses scientifiques clairement établies et irréfutables, mise en scène qui explore leurs implications et leurs effets sur les personnages et les sociétés, qualités du récit, techniques de narration efficaces et plaisantes. Cette proximité entre science et fiction prend parfois des allures de prémonition. Campbell annonce dès 1938 que la fission de l'atome va être vaincue. En 1943, une nouvelle de Cleve Cartmill décrit de manière tellement détaillée la construction et le fonctionnement de la future bombe A qu'elle attire dangereusement l'attention des services secrets américains. De même Campbell décrit en 1945, dans un ouvrage de vulgarisation sur l'énergie atomique, la bombe au lithium qui sera mise au point en 1954...

Que ce soit pour ses choix ou pour ses exigences, les polémiques n'ont cessé d'accompagner le travail d'édition de Campbell: emporté successivement par sa passion pour toute construction mentale dont la logique lui semble irréfutable, il se permettra des engouements puis des revirements dont il faut tenir compte pour se faire une opinion globale du personnage. Ainsi a-t-il d'abord accueilli de manière dithyrambique un certain Lafayette Ron Hubbard, dont les premiers textes paraissent avoir été très appréciés des lecteurs de l'époque, avant que leur auteur ne se consacre exclusivement à une mise en valeur plus efficace de ses productions.

Dans les années 50 puis 60, l'enthousiasme de Campbell l'entraînera jusqu'aux frontières de l'ésotérique et de la parapsychologie à la découverte d'une nouvelle « science » qu'il intitulera la psionique.

Campbell restera le rédacteur en chef de la revue *Astounding Science Fiction*. Il la rebaptise *Analog Science Fiction/Science Fact* (souvent abrégé en *Analog*) en 1960 et garde son poste jusqu'à sa mort en 1971.

F. Girardin

'Core une ch'tite pour la route... (Chroniques)

Passez le seuil de tout bon disquaire, et vous aurez une vision proprement enchantée : l'esthétique de nombreuses pochettes récentes puisent dans le fonds commun des images de SF. Le seul problème est que cela ne va pas beaucoup plus loin que la pochette ou qu'un titre opportuniste (voir les *Science Fiction Jazz* édités par Couleur 3...) et que les thématiques traitées n'ont trop souvent aucun rapport avec la SF. Dommage. Par contre, les archéologues du rock s'en donnent à cœur joie...

Gérard Manset. *La Mort d'Orion*.
(CD EMI 854 686 2)

Gérard Manset... un véritable mythe de la musique française des cette moitié de siècle. Il ne se produit pas en concert, ne parle pratiquement jamais aux journalistes, préférant peaufiner en studio des albums qui ont marqué définitivement la chanson francophone par leur aspect à la fois sombre et perfectionniste, parfois science-fictionnel.

On attendait *La Mort d'Orion* en CD depuis des années. Il est vrai que Monsieur Manset, refusant de céder aux sirènes de la compilation biennale vendue en supermarché et à la télévision, préfère rééditer ses albums au compte-gouttes. Et il a parfaitement raison.

On peut toutefois se demander s'il était nécessaire que l'artiste refasse personnellement tout le mixage de son second opus, enregistré en 1969, tant le mixage d'origine était déjà d'une qualité exceptionnelle pour une production française d'époque.

Ne nous leurrons pas, le son a tout de même vieilli, certaines nappes de sitar trahissent le millésime. Cependant, l'aspect intemporel de la longue suite qui vaut son titre à l'album, cette épopée d'une race extraterrestre disparaissant avec son étoile, fait que l'album a été patiné plutôt qu'empoussiéré par le temps.

L'ambiance créée par le son et les textes, à la fois sombre et onirique, si elle n'est pas à recommander aux dépressifs ou comme mise en train matinale, reste une réussite du genre. Le tout en fait une réédition de grande classe, à (re)découvrir d'urgence, si ce n'est déjà fait. [LM]

Magma. *Concert 1976 Opéra de Reims*.

(3CD Akt AKT-IX. Distr. Suisse : Plainisphère)

Mars 1976. La horde Magmaïenne, débarquée de la planète Kobaïa six ans plus tôt, donne un concert à l'Opéra de Reims, lequel tremble sûrement encore sur ses fondations du choc occasionné par le cocktail détonnant de Jazz-rock matiné d'Orff et de Stravinski que distillait le groupe.

Plus de vingt ans plus tard, fort de la haute main qu'il a sur la gestion de son fonds de catalo-

gue via Seventh Records, Christian Vander nous propose un triple CD de l'événement (à un prix inférieur à celui d'un double « normal »), sur le label Akt, consacré aux « Bandes Sauvages [et] Hordes Magnétiques » (joli, non ?) de l'histoire du groupe.

L'impact du groupe est intact et sidérera plus d'un auditeur actuel par sa « pêche ». L'enregistrement est un peu brut, mais la stéréo, la séparation des instruments et le mixage sont d'un niveau tout à fait honorable. Le répertoire puise dans les classiques du groupe : *Köhmärkösz*, un tonitruant *Mekanik Destruktiv Kommandöh*, le premier mouvement du triptyque *Theusz Hamttaahk*, ou encore une version lente et lancinante de *De Futura*, voyage dans le temps à la rencontre du peuple d'Ork et d'une probable fin du Monde.

L'événement de l'album, c'est, pour la première fois, l'inclusion d'un chœur de batterie de Christian Vander. Le solo de batterie a toujours été un exercice difficile, qui a fait les beaux jours des groupes de rock progressif de l'époque, mais aussi quelques-uns des moments les plus pénibles de prétention de l'histoire du rock. D'où la réticence de Christian Vander à livrer pareil exercice sur disque. Il faut dire qu'il s'en tire ici fort bien, par un jeu à la fois inspiré, dynamique et techniquement irréprochable, servi sur une batterie parfaitement accordée, ce dont bien des petits cogneurs de fond de scène feraient bien de s'inspirer... [LM]

Mars Attacks

La place nous manque pour vous parler de ce jubilatoire contre-pied d'*Independence Day*. Nos fidèles lecteurs retrouveront dans notre numéro précédent tous les éléments de contexte culturel et historique nécessaires à apprécier pleinement la chose.

Nous recommanderons toutefois de voir le film sous une perspective semblable à celle voulue par H.G. Wells pour *La Guerre des Mondes*, à savoir en considérant les Martiens comme une métaphore de l'Occidental (ici : de l'Américain) colonisant le reste du monde. La satire de Tim Burton n'en prend que plus de saveur et de relief... [LM]

[Message Personnel : Ça ira, Georges ? Pas trop long ?]

D'AILLEURS INFOS n° 7 - mars 1997

Rédaction et tuyaux : Danièle Borkowsky, Félicie Girardin, François Rouiller, Jean-François Thomas.

Avec un merci particulier à Olivier Aeby pour les couvertures de pulps

Secrétaire de rédaction, mise en page, épanchements verbaux divers : Laurent Mousson

AMDA, case postale 74, CH-1401 Yverdon les Bains

Maison d'Ailleurs, case postale 3181, CH-1401 Yverdon-les-Bains